



Madhulika LIDDLE

LE CAMÉE ANGLAIS

Roman policier moghol
traduit de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Madhulika LIDDLE

LE CAMÉE ANGLAIS

Roman policier moghol
traduit de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *The Englishman's Cameo*

© 2008, Madhulika Liddle
All rights reserved

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0164-7

A mes parents, et à Tarun

Prologue

1656

Les musiciens avaient cessé de jouer et dans la pièce régnait un silence pesant, à peine troublé par la respiration rauque de la danseuse qui tentait de retrouver son souffle.

— Tu dances comme un singe accroché à une liane.

La jeune fille essoufflée, le visage rougi par l'exercice, se tenait au milieu de la pièce et attendait la suite des remontrances. Au-dessus de sa tête, les minuscules miroirs suspendus reflétaient les lampes allumées tout autour d'elle. La pièce en elle-même était sobre, habillée du sol au plafond de stuc blanc dénué d'ornements, et des voilages de brocart encadraient l'entrée.

Une femme était étendue, lascive, sur un tapis de soie, appuyée contre des traversins brodés d'or, et traçait d'un air absent des arabesques invisibles sur la fine mousseline de sa longue tunique, dont les pans retombaient avec élégance sur sa silhouette élancée. Son épaisse chevelure de jais, tressée et piquée de fleurs de jasmin, lui retombait sur l'épaule.

De lourdes boucles d'oreilles qui représentaient un paon faisant la roue, inspirées du trône de l'empereur, encadraient de rubis et de saphirs du Cachemire son visage comme sculpté dans le marbre où brillaient des yeux noirs soulignés de khôl.

— Pourquoi regardes-tu tes pieds ? Aucun homme ne tombera aux pieds d'une fille aussi gauche.

La femme congédia les musiciens d'un geste de la main pour le moins impérieux. Puis elle fit signe à la jeune fille encore haletante, au front perlé de sueur, qui approcha d'un pas hésitant.

— Maintenant laisse-moi... Oui, quoi ?

Un vieux domestique était entré, et avait toussé discrètement pour signaler sa présence.

— Il y a quelqu'un qui souhaite voir madame, mais il a refusé de donner son nom. C'est un homme grand, un Deccani je crois. Il a seulement dit qu'il voulait vous voir immédiatement.

La femme plissa les yeux un moment ; puis se leva et sortit dans un nuage parfumé de mousseline vert pâle. Elle traversa d'un pas rapide le hall inondé de lumière et rejoignit une pièce somptueuse, toute drapée de voilages rouges.

Un homme vêtu d'un manteau sombre l'attendait près de la fenêtre et se retourna quand elle entra. Il était mince et mat de peau, et sur son front brillait le signe de sa caste, tracé du haut du nez jusqu'à son turban d'un blanc immaculé. Sans un mot, il décrocha de sa ceinture une bourse en cuir usé mais solide et la lui tendit. La femme s'assit sur un coussin et tira sur la cordelette qui maintenait la bourse fermée. Une poignée de pièces d'or étincelantes lui tomba sur les genoux ; elles renvoyaient sur le tissu de sa tunique les reflets des lampes qui illuminaient la pièce.

Elle tendit une main couverte de bijoux et décorée d'arabesques dessinées au henné, et entreprit de compter les pièces.

Un

La pièce d'or, lancée en l'air par Ma'abadaulat, Al-Sultan al-Azam wal Khaqan al-Mukarram, Ab'ul-Muzaffar Shihabuddin Mohammad, Sahib-i-Qiran-i-Sani, Shah Jahan Padshah Ghazi Zillu'lah – l'empereur Shah Jahan, cinquième de la lignée des sultans moghols –, tourbillonna un instant, scintilla à la lumière du soleil d'été, avant de retomber aux pieds de l'empereur.

Des centaines de paires d'yeux la fixaient avec impatience pendant que l'huissier impérial se penchait, examinait la pièce, puis se relevait pour annoncer l'issue du lancer.

Le plus vieil éléphant, dont le propriétaire était à l'origine du défi, avait remporté l'enjeu.

Le cornac, assis sur le dos de l'éléphant, avait la peau sombre, la poitrine étroite et les bras musclés. Il lança un regard à son maître qui se tenait, avec tout ce que Dilli comptait de nobles, juste en dessous de la loge de l'empereur, séparée du reste de la population par des barrières argentées. Un bref mouvement de tête de la part du maître, et le cornac annonça que son éléphant prendrait le mur. A ses côtés, son assistant – qui remplacerait le cornac si celui-ci venait à être blessé ou tué pendant le combat – s'accrochait de toutes ses forces à la corde qui ceinturait l'animal.

Son adversaire, un éléphant bien plus jeune et bien moins expérimenté, trépignait d'impatience de l'autre côté du large mur en terre qui s'étendait du fort jusqu'aux eaux de la Yamuna. La rivière était couverte de bateaux eux-mêmes couverts de spectateurs ; il y en avait encore plus sur les berges, qui regardaient avec grand intérêt les deux éléphants se préparer au combat.

C'était par une chaude journée de l'an 1066 du calendrier hégirien, ou, comme l'auraient dit les marchands, les mercenaires et les aventuriers européens, l'an 1656 après J.-C. Une journée brûlante, sur le déclin, mais le soleil dardait encore des rayons puissants. Dans la loge de l'empereur et de ses courtisans les plus proches, les domestiques avaient vaporisé du parfum sur le sol et les laquais agitaient en rythme d'énormes éventails en plumes de paon. Le peuple qui se pressait en foule au-delà des barrières n'avait pas autant de chance. Les effluves des chevaux, des bouses d'éléphants, des corps couverts de sueur et de crasse flottaient dans l'air et la poussière commençait à se soulever en petits nuages diffus. Bientôt, elle les envelopperait tous.

Le cornac, à coups d'ankus et d'injures, faisait de son mieux pour énerver l'animal et le préparer au combat. L'éléphant se traîna lourdement vers le mur qui le séparait de son adversaire.

— Décision stupide, grogna un vieil homme assis dans un bateau branlant amarré à un poteau planté dans la berge.

Sa peau couleur noisette était tannée par le soleil, sa chevelure grisonnante, son corps noueux, et il portait un pantalon et une tunique en coton simple, le tout passablement usé.

— C'est complètement idiot d'épuiser l'animal en optant pour le mur. Le temps que l'éléphant ait réussi à faire tomber le mur et qu'il arrive de l'autre côté, il sera bien trop fatigué pour se battre.

Le jeune homme à qui il s'adressait se tenait à la proue du bateau et observait le spectacle. Il avait dans les vingt-cinq ans, les épaules larges et les traits fins. Il ne portait pas de barbe et sa moustache était courte et bien taillée. Son choga, un manteau aux manches évasées, était d'un vert profond et ses bottes solides confirmaient son statut d'omrah, d'homme issu de la noblesse ; mais l'absence de bijoux et de broderies sur sa toilette le distinguait des autres. Il se tourna pour jeter un regard à son compagnon plus âgé et lui adressa un sourire.

— Je ne te connaissais pas cet intérêt pour les combats d'éléphants, Salim, le taquina-t-il. Quel est donc le problème ? Tu as parié sur cet éléphant ?

Salim cracha dans la rivière, s'attirant le regard désapprobateur d'un marchand assis dans un bateau voisin. Le vieil homme ignora l'air méprisant du personnage et répondit à son ami :

— Moi ? Parier ? Muzaffar Jang, depuis quand crois-tu que j'ai suffisamment d'argent pour parier ? Je gagne à peine de quoi joindre les deux bouts, et tu penses que... pfff !

Il fit une grimace en voyant le plus vieil éléphant foncer dans le mur de boue avec fracas et prendre tout l'impact dans la tête et les épaules. Des fissures apparurent sur le mur et le cornac enfonça son ankus encore plus profondément pour encourager l'animal. De l'autre côté, l'autre éléphant avait reculé, il attendait que son attaquant ait fait tomber le rempart qui pour l'instant le protégeait.

L'éléphant frappa le mur encore et encore. Au cinquième coup, les fissures se rejoignirent et un pan de deux mètres de large s'écroula en un tas de gravats. L'éléphant l'enjamba, pénétra dans le territoire de son adversaire, et le combat commença pour de bon. Les deux animaux se jetèrent l'un contre l'autre, en une mêlée de trompes qui se balançaient et de défenses qui s'entrechoquaient, dans un trépignement sauvage. Les hommes juchés sur les pachydermes s'accrochaient de toutes leurs forces, moins pour tenter de maîtriser leurs éléphants que pour tenir sur leur dos et rester en vie.

La foule qui se pressait autour de l'arène avait pour l'instant gardé son calme ; mais au fur et à mesure que le combat s'intensifiait, elle s'agitait elle aussi de plus en plus. Les quelques conversations tenues à voix basse et les encouragements lancés sans entrain aux éléphants et à leurs cornacs prirent de l'ampleur. Quelqu'un profita de l'anonymat de la foule pour injurier le propriétaire du plus vieil éléphant, en lui criant des obscénités et en insultant toute sa lignée. Plus loin, en lisière de l'attroupement, une dispute éclata entre deux groupes qui avaient dû parier sur chacun des combattants.

Dix minutes après le début du combat, le plus vieil éléphant baissa la tête, sembla sur le point de tomber à genoux, puis pivota brusquement et d'un mouvement soudain – et vicieux – frappa le flanc de son adversaire d'un grand coup de tête. Une de ses défenses s'enfonça dans l'estomac de l'animal, traversa la peau et la chair, fit jaillir des boyaux et des geysers de sang. L'éléphant blessé poussa un barrissement, recula en agitant frénétiquement sa trompe, et fit chuter l'un de ses cornacs.

L'homme tomba sur le sol couvert de sang, son corps nu et son pagne se teintaient de rouge tandis qu'il rampait désespérément pour tenter de s'éloigner des éléphants. L'éléphant blessé, les entrailles pendantes et la gorge tranchée par un nouveau coup de défense de son adversaire, resta immobile quelques instants, fixant d'un œil affolé l'autre éléphant qui avançait dans sa direction. Puis, dans un dernier soupir, il s'éroula sur le sol souillé. Le vainqueur poussa un barrissement de triomphe. Le cornac victorieux, toujours perché sur le dos de l'éléphant avec son assistant, salua son maître et attrapa le sac de pièces qu'on lui lançait.

— Ta théorie ne tient pas la route, Salim, déclara Muzaffar Jang pendant que la foule se dispersait. Cet éléphant s'est bien battu, et il a gagné, même après avoir abattu un mur à coups de tête.

Le vieux batelier renifla d'un air contrarié.

— Arrête de fanfaronner, marmonna-t-il tout en détachant le bateau du poteau, et viens plutôt me donner un coup de main pour les rames. Partons d'ici, ils vont bientôt commencer à nettoyer, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ils vont rincer tout ce sang et l'envoyer dans la rivière.

Il posa son derrière osseux sur le banc en bois et prit les rames, puis jeta un œil vers les remparts qui entouraient le fort. Sur la gauche on pouvait voir les fenêtres en marbre sculpté du Rang Mahal, le palais du sérail de l'empereur. Muzaffar, dont le regard suivait celui de Salim, aperçut le reflet d'un voile orangé et l'éclat de paillettes qui scintillaient au soleil.

— Souris, Muzaffar, plaisanta Salim. Les épouses de Ma'abadaulat te regardent.

Muzaffar prit place en face de Salim et s'empara d'une paire de rames.

— Je suis convaincu que c'est faux, répondit-il, la bouche déformée par un sourire narquois. Mais elles ont peut-être toutes les yeux posés sur toi, hein, Salim ?

Le vieil homme bomba le torse et sourit, révélant des dents tachées de paan.

— Et à raison, mon ami, à raison.

Et de quelques coups de rames particulièrement vifs, que Muzaffar peinait à reproduire, il s'éloigna de la berge jusqu'à ce qu'ils soient un peu plus en amont. Quand il eut enfin trouvé son rythme, Muzaffar essuya son front trempé de sueur du dos de la main et s'enquit auprès de son ami :

— Et quelles sont donc ces raisons ?

Salim cligna des yeux, un peu confus, puis son visage s'illumina.

— Ah, les femmes ! Bien sûr qu'elles me regardent. Tout le monde sait que le harem de Ma'abaudulat n'accueille que des femmes accomplies. Elles savent reconnaître un homme de valeur quand elles en voient un.

— Un homme de valeur, mon œil ! Un homme bercé d'illusions serait plus approprié dans ton cas. Honnêtement, Salim, ne serait-il pas plus sage de garder pied dans la réalité ?

— La réalité ? Qu'est-ce qu'un gamin comme toi connaît de la réalité ? rétorqua Salim tandis que la petite barque passait entre les deux forteresses – à gauche le Qila Mubarak où vivait l'empereur, et d'où il régnait ; et à droite, sur la rive opposée, Salimgarh, aujourd'hui déserte, construite cent ans plus tôt par Islam Shah Suri.

— La réalité, mon ami, c'est que même si j'ai déjà un pied dans la tombe, je sais encore ce que veulent les femmes. Contrairement à toi, je n'ai pas passé ma vie à éviter ces créatures.

— Que je ne sois pas encore marié ne signifie pas que j'évite les femmes, répondit Muzaffar. Ne crois-tu pas qu'il y a une différence entre une femme que l'on fréquente seulement pour le plaisir et une femme avec laquelle on décide de passer le reste de sa vie ? Une épouse ne doit pas se contenter d'être belle et de savoir distraire un homme. Une femme ne doit pas être un simple trophée, elle doit avoir de la substance.

— Evidemment qu'elles doivent avoir de la substance. Des cheveux épais et brillants, des yeux limpides, des fossettes profondes, un joli corps. Voilà pour la substance.

Muzaffar secoua la tête, résigné.

— Salim, tu n'es qu'un vieux brigand lubrique, voilà ce que tu es. Quel âge as-tu ? Soixante ans ? Soixante-dix ans ? Et combien d'épouses as-tu enterrées pendant toutes ces années ?

— Qui sait ? Et pour ta gouverne, je n'ai pas encore soixante ans. Et sache que Mehtab Banu elle-même a été très impressionnée par ma personne l'autre jour.

Muzaffar plissa les yeux d'un air suspicieux.

— La courtisane ? Où l'as-tu rencontrée ?

Le vieil homme lui adressa un sourire taquin.

— Ah, alors tu n'es pas aussi innocent que tu en as l'air ! Et toi, où as-tu rencontré Mehtab Banu ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée, répondit sèchement Muzaffar. Mais j'habite Dilli, et je doute qu'un seul des habitants de cette cité ignore qui elle est. Je suis simplement curieux de savoir comment un pauvre vieux batelier comme toi a pu la rencontrer.

— Ce pauvre vieux batelier, comme tu l'appelles, est une créature rusée. Il sait comment rencontrer les belles femmes.

Salim adressa un clin d'œil à son ami, ce qui donna à son visage un air presque simiesque.

— Un bateau est arrivé à quai l'autre jour, il revenait d'une ville en aval. Bénarès, je crois. Un de mes amis connaissait le batelier. Un pauvre bougre sorti de sa campagne, ébahi devant tout ce qu'il voyait, et tout aussi terrifié. Je n'avais jamais vu pareille mauviette.

Il secoua la tête en signe de dégoût.

— Et ?

— Et cet homme était censé livrer un paquet à Mehtab. Crois-le si tu veux, il a supplié mon ami – qu'il connaissait bien – de l'accompagner au fort. Mais mon ami partait pour Panipat, alors je me suis chargé de la tâche.

— Et c'est ainsi que tu as rencontré la courtisane. Est-elle aussi belle qu'on le prétend ?

D'un geste brusque, Salim remonta son pantalon usé sur ses genoux cagneux et renifla.

— Elle ne m'a rien fait à moi.

Il mâchouilla une des extrémités de sa trop longue moustache grise avant de continuer :

— Oh oui, elle est belle, il n'y a aucun doute là-dessus. Une peau couleur de porcelaine, d'épais cheveux noirs qui lui tombent jusqu'aux genoux. Des yeux immenses et tout ce qui va avec. Mais elle est trop froide. Le nez toujours en l'air.

— Je croyais que tu l'avais impressionnée ?

Salim lança un regard torve à son ami.

— Il n'est pas interdit d'améliorer un peu la réalité. Non, je suppose qu'elle n'a pas été impressionnée par ma petite personne. Elle nous a jeté un regard

indifférent, c'est tout. Mais ce doit être parce que nous ne sommes que des bateliers. Elle est peut-être plus agréable avec les gens qui ont de l'argent.

— Peut-être. Mais ça ne m'intéresse pas particulièrement.

Muzaffar jeta un œil vers l'ouest et nota la position du soleil. Même s'il était encore haut au-dessus de l'horizon, les ombres commençaient déjà à s'allonger.

— Il nous reste au moins une heure avant que le soleil ne se couche, annonça Muzaffar. Il me faudra ensuite prendre congé pour rejoindre le haveli de Nawab Mukhtar Ali pour le dîner. Je meurs de soif. Amarrons-nous à un des ghats et retournons à terre. Veux-tu venir boire un café avec moi ?

— Un café ? Cette nouvelle boisson à la mode que l'on sert dans les qahwa khanas de Chandni Chowk ? Je n'y ai jamais goûté, mais l'odeur suffit à m'en déguster, grimaça Salim. C'est maléfique, crois-moi. Cela ne te fera aucun bien d'en ingurgiter autant que tu le fais.

— Maléfique ? Tu n'as pas entendu l'histoire de l'ange Jibrail, qui a donné du café au Prophète quand celui-ci s'est senti fatigué ?

— Non, je ne l'ai pas entendue, rétorqua Salim d'un air borné. Je suis sûr que cette histoire a été inventée par un énergumène dans ton genre. Non, je ne boirai pas de café, il me faut quelque chose de plus costaud. Quelque chose qui pourrait me réchauffer le cœur et m'alléger l'esprit. Une bonne coupe de vin...

La voix du vieil homme se perdit dans la cacophonie du ghat dont ils approchaient, parmi les cris des porteurs, les conversations des marchands qui dirigeaient le chargement et le déchargement des navires, la rumeur d'une cité en plein travail.

Muzaffar reconnaissait volontiers son anticonformisme ; mais il était hors de question de boire du vin. Il savait que si sa sœur aînée venait à l'apprendre, elle serait terriblement déçue, et il décida donc de s'en tenir à un verre de sorbet acheté sur le stand d'un vendeur de rue qui s'avéra être un ami de Salim, et qui adressa un sourire entendu à son vieil ami tout en lui versant un généreux verre de vin.



La décision de Muzaffar se révéla très sage en cette journée particulière, car il eut besoin de tout son sang-froid quand il rentra chez lui, une demi-heure plus tard, et découvrit une maison secouée par la panique. Une femme corpulente d'une trentaine d'années, accompagnée de ses cinq enfants, se tenait juste devant la porte d'entrée. Tous les efforts du gardien, de l'intendant de Muzaffar et d'une armée de domestiques n'avaient pas suffi à la déplacer. Elle était assise sur la dernière marche du perron, ses jupes et son dupatta étalés autour d'elle de telle façon qu'on aurait pu penser qu'elle avait installé une tente. Les enfants – de son garçonnet de cinq ans aux dents proéminentes et aux yeux dissimulés derrière une énorme mèche de cheveux, à ses jumeaux de six mois à peine – étaient partout à la fois. L'un d'eux avait même réussi à se faufiler dans la maison et un domestique, dont l'expression laissait deviner son agacement, le portait sous son bras pour le ramener à l'extérieur.

Muzaffar fixa la scène, abasourdi, mais la politesse le retint de faire tout commentaire. Son intendant Javed se précipita vers lui.

— J'ai pensé que vous ne voudriez pas que nous la mettions dehors, huzoor, déclara Javed, sur le visage duquel on pouvait lire un profond soulagement tandis qu'il s'emparait des brides du cheval de Muzaffar. Elle est assise sur le perron depuis deux heures et elle refuse de parler à qui que ce soit à part vous, huzoor.

Il jeta un œil par-dessus son épaule.

— Elle vient vers vous, huzoor, ajouta-t-il inutilement comme la femme se levait et, après avoir rajusté ses vêtements et réuni ses enfants, s'avançait d'un pas décidé vers Muzaffar.

— Jang Sahib ?

Sa voix était sourde et voilée, et ses yeux, levés vers ceux de Muzaffar, étaient rouges et gonflés d'avoir trop pleuré.

Muzaffar hocha la tête.

— Vous me prenez au dépourvu, murmura-t-il, tout en essayant d'éviter le regard direct et déconcertant que l'un des enfants, caché derrière sa mère, braquait sur lui.

— Oh, je... je suis l'épouse de Faisal Talab Khan. Je crois que vous le connaissez, huzoor. Il travaille chez un bijoutier dans le Bazar-e-Musaqqaf.

— Oui, bien sûr. Faisal et moi sommes amis depuis des années. Tout va bien ?

La femme était restée grave, presque effacée, depuis que Muzaffar était arrivé. Mais à ces mots, son visage se décomposa et elle rassembla ses enfants contre elle, tirant l'enfant aux yeux perçants dans les plis de sa jupe.

— Non, huzoor. Non. Je...

Ses yeux se remplirent de larmes et Muzaffar, d'instinct, pensa qu'il était temps de se réfugier à l'intérieur, pour mener cette conversation dans une pièce

isolée où l'épouse de Faisal Talab Khan ne risquait pas de se ridiculiser en public.

Il appela son intendant.

— Javed, emmène les enfants de madame dans le jardin et demande qu'on leur donne à boire et à manger. Et fais apporter quelques rafraîchissements dans le dalan pour nous deux.

Il fit signe à la femme de le suivre. Il l'emmena dans le haveli, lui fit traverser un couloir et la guida jusque dans le dalan – une véranda bordée de colonnes sur trois de ses côtés et d'un mur en marbre blanc décoré d'une frise d'iris en lapis-lazuli bleu profond sur le quatrième. Son invitée sembla très impressionnée par la magnificence du dalan, mais reprit rapidement contenance. Sur l'invitation de Muzaffar, elle prit place sur des coussins posés sur le sol près de la fenêtre et s'appuya contre le mur, le visage un peu plus détendu.

— Que se passe-t-il ? En quoi puis-je vous aider ?

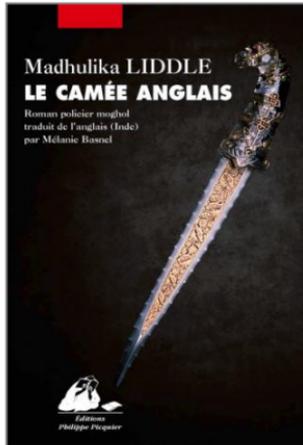
Les derniers rayons du soleil couchant perçaient à travers les arabesques en marbre de la fenêtre. Des étoiles filantes et des fleurs géométriques se dessinaient en contre-jour sur le dupatta de l'épouse de Faisal tandis qu'elle regardait Muzaffar d'un air inquiet.

— Huzoor, votre ami a été arrêté, on l'accuse d'avoir tué Mirza Murad Begh.

Muzaffar la fixa, complètement abasourdi par la nouvelle.

— Faisal ? Arrêté pour meurtre ? Mais pourquoi...

Le respect que son hôte de marque lui avait jusque-là inspiré sembla se dissiper un instant et elle l'interrompit brusquement :



Cette version électronique
a été réalisée le 02 janvier 2012
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707779